

UN COUP DE DÉ

Le bruissement des rames trouble à peine le monde d'eau et de silence dans lequel ils sont entrés, l'air est moite, tout est plat, sur des îlots à fleur d'eau des échassiers blancs à pieds jaunes fouillent la vase, seules lignes verticales de ce morne univers.

— Drôle d'endroit, dit Nicolò au batelier.

L'homme ricane, il lui manque plusieurs dents.

— La lagune nous protège mieux qu'une muraille. Les chenaux navigables sont rares, les étrangers finissent toujours par s'échouer sur les bancs de sable.

Serrés dans le fond sale de la barque, des pèlerins encapuchonnés et des paysans qui protègent de leurs mains des fromages et des poules, une humble cargaison qui se tait. Le batelier jette un

coup d'œil à Nicolò, à ses souliers troués, à sa cape de velours élimée, à son pourpoint dont l'usure laisse voir la trame.

— D'où tu viens, étranger ?

— Bologne. On est bientôt arrivés ?

— Tu es bien pressé, comme tous les *foresti*.

— Les quoi ?

— Les *foresti*, c'est comme ça qu'on appelle les étrangers qui viennent de la forêt.

— Bologne n'est pas une forêt.

— C'est tout comme.

Nicolò ne répond pas. Il n'a pas mangé depuis deux jours, il est si fatigué qu'il ne sait plus pourquoi il est là, dans cette désolation, avec ces gens hébétés, il ne sait plus ce qu'il est venu chercher, pourquoi il a traversé tant de villages, marché sur tous ces chemins interminables. Le batelier lâche soudain une rame et tend le bras. Sur la ligne plate de l'horizon, un flottement incertain, une forme vague posée sur l'eau comme un grand navire à l'ancre.

— Venise, dit-il.

Des dizaines d'embarcations encombrant le môle, il y a une cohue puante de marins rentrant au port après des mois de navigation, de pèlerins

prêts à s'embarquer pour la Terre sainte, de négociants venus examiner les produits rapportés d'Orient, il y a devant le palais des tailleurs de pierre et des marchands de change, et des barils partout, des caisses, des bancs renversés, des chevaux effrayés qui hennissent, des éventaires chargés de reliques miraculeuses, Nicolò tourne sur lui-même, saoulé par le bruit des cloches, les cris, les couleurs, les odeurs d'épices et d'excréments, frôlé par des femmes voilées comme les Orientales, les yeux cernés de noir. Ce bazar au fond de la lagune vide et silencieuse, c'est Venise, c'est là que le rêve se négocie contre l'or, c'est ce qu'il est venu chercher.

— Peux-tu m'indiquer la confrérie des tailleurs de pierre ?

Le vieil homme a levé la tête et posé son instrument sur le bloc de marbre.

— Tu cherches du travail ?

— Oui.

— Le travail ne manque pas ici, si tu es fort.

— Je ne suis pas fort mais je suis habile.

— Va à Sant'Aponal et dis que c'est Zuane Zanon qui t'envoie.

Un corps sec, des bras maigres et deux énormes mains couturées de cicatrices, le vieux Zuane est déformé par le labeur.